

**Les Herbes folles**  
**L'éducation sentimentale**  
*Les Herbes folles* — France / Italie 2009, 104 minutes

Luc Chaput

Numéro 267, juillet-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2010). Compte rendu de [Les Herbes folles : l'éducation sentimentale / *Les Herbes folles* — France / Italie 2009, 104 minutes]. *Séquences*,(267), 44–45.

## Les Herbes folles

### L'éducation sentimentale

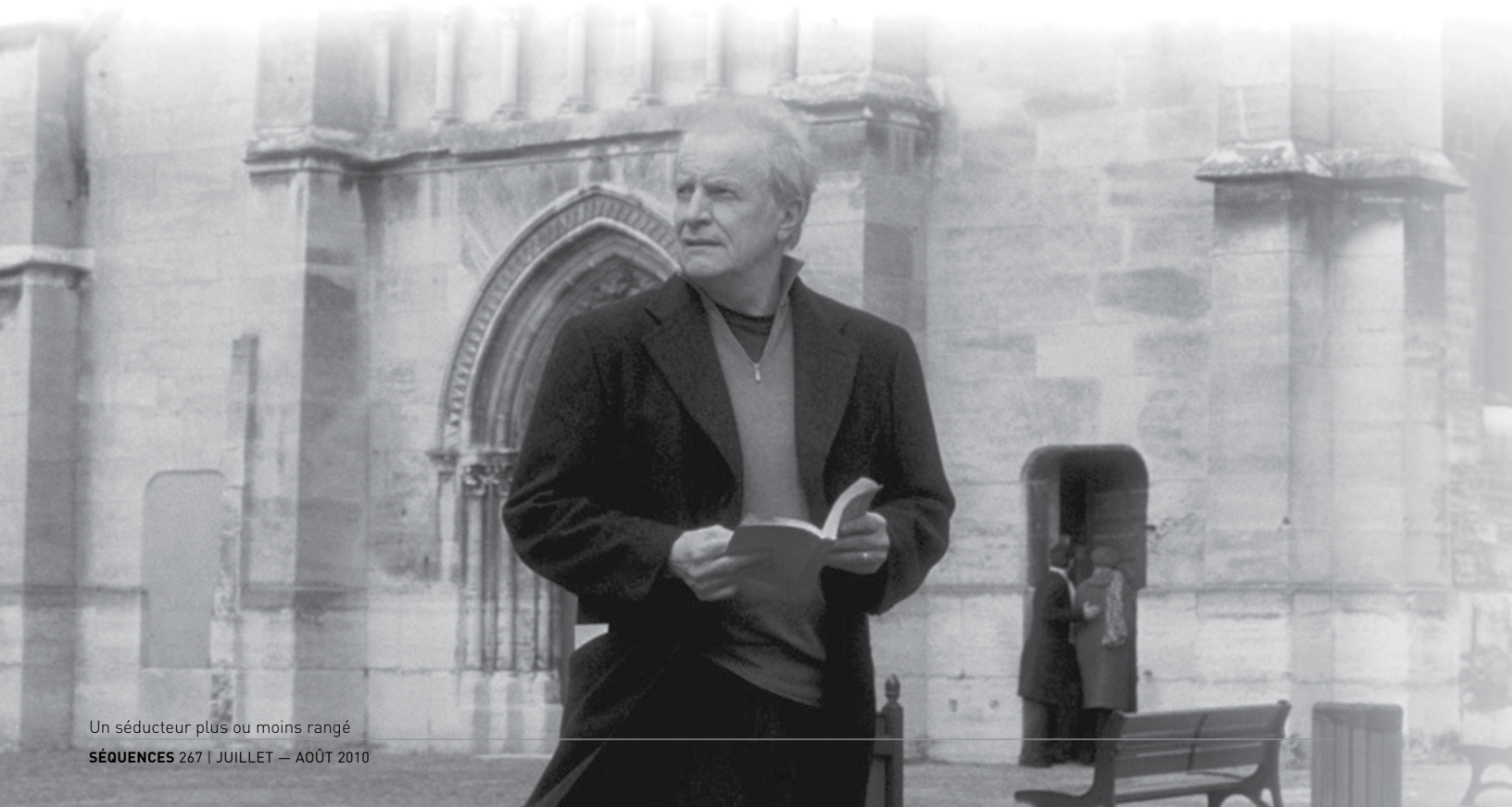
L'affiche du film attire le regard parce qu'elle insère de manière inusitée des éléments de la narration dans un plus petit cadre. Les deux personnages semblent issus directement du vert de la plaine. L'homme a une arborescence anarchique qui sort de son vêtement et qui semble lui avoir mangé la tête, trop pleine d'idées. L'autre personne, de dos, a un côté plus contrôlé, son buisson rouge est régulier au-dessus d'un manteau bleu. Le rouge de la chevelure-buisson est le même que celui de l'objet que tient l'homme. Encore une fois, Resnais nous entraîne là où on ne l'attendait pas, mais dans un spectacle qui recompose plusieurs de ses thèmes.

LUC CHAPUT

Tout le film... est un kaléidoscope complexe de jeux de couleurs où dominent le rouge puis le bleu ou le jaune.

La scène à laquelle fait référence l'affiche de Blutch se situe dans une petite rue du Quartier Italie, dans le treizième arrondissement de Paris, en face d'un cinéma où est projeté **Les Ponts de Toko Ri** de Mark Robson. Marguerite a attendu Georges et vient de le dépasser dans cette rue puis se retourne. Elle ne l'a jamais vu, mais on le lui a décrit. Georges, lui, a déjà inspecté deux photos de Marguerite si différentes dans le fameux portefeuille rouge. Cette scène fait maintenant la couverture de la réédition du roman *L'Incident* de Christian Gailly. Elle a été tournée complètement dans un décor de studio et pourtant pour qui a vécu à Paris où l'a visité en marchant, le lieu est parfaitement plausible. Il constitue le deuxième ancrage parisien de cette histoire qui joue en

sourdine sur l'opposition Paris et banlieue. Le vol du sac jaune de Marguerite Muir a eu lieu dans les galeries du Palais-Royal, lieu historique et culturel du centre de Paris. Marguerite et Georges sont deux bourgeois de banlieues assez éloignées l'une de l'autre au sud de Paris pour que leurs itinéraires se croisent, si ce n'est ce jour-là, à cause de ce vol. Georges, dont la vie est quelque peu dérégulée (d'ailleurs, il vient de faire arranger sa montre quand il trouve le portefeuille), est un séducteur plus ou moins rangé qui veut bientôt mieux connaître cette Marguerite, dentiste de profession et pilote du dimanche par passion. Il la trouve *une belle plante*, aurait-on pu dire en d'autres temps. Il prépare son premier appel à la dame et Resnais visualise ces tentatives dans des bulles qui ressemblent à des inserts de bande dessinée et qui rappellent donc l'art au centre de **I Want to Go Home**. De même, on peut remarquer à la gauche du cinéma un restaurant asiatique du nom de *Lotus rouge*, et les tintinophiles pourront sûrement voir dans les deux agents de la paix lors de leur visite chez Georges, un couple à la Dupond et Dupont joué avec entrain





par les duettistes Amalric et Vuillermoz. Les patronymes ou les désignations d'origines (l'histoire ne le dit pas) de ces agents font d'ailleurs références à des noms de villes, Bordeaux et Orange, qui sont aussi des couleurs.

Tout le film, porté par le magnifique travail d'Éric Gauthier (**Coeurs**) à la caméra, puisqu'il est son propre cadreur et à la direction photo donc au choix des lumières, est un kaléidoscope complexe de jeux de couleurs où dominent le rouge puis le bleu ou le jaune. Resnais, en préparant son découpage bien à l'avance et en l'envoyant à ses principaux collaborateurs artistiques et techniques, leur permet donc de s'imprégner de la démarche générale et d'apporter leurs suggestions. Jacques Saulnier, par exemple, qui a conçu le décor décrit plus haut, travaille avec Resnais depuis **Marienbad**. Après Duras (**Hiroshima**) et Robbe-Grillet (**Marienbad**), le cinéaste a surtout adapté ou employé des auteurs de théâtre (Ayckbourn, Bacri et Jaoui, Bernstein, Feiffer, Mercer), ou même de comédies musicales (Barde). Ici, il fait sien les dialogues, le rythme hachuré d'un romancier, par ailleurs musicien de jazz, pour lui en trouver des équivalences visuelles ou plutôt audiovisuelles puisque la musique de l'Américain Mark Snow et l'emploi du narrateur ajoutent une touche encore plus étrange à cette histoire de désirs qui ne concordent pas. Ainsi, la musique de Snow prend des consonances à la Bernard Hermann pour ouvrir, à la manière d'un film noir, sur une porte sombre de pigeonier cette comédie romantique follement dramatique. Dans **Smoking no smoking**, les personnages voyaient leur vie changer à cause d'un oui ou d'un non à un moment précis. Ici, un narrateur, d'habitude omniscient dans cet emploi, se trompe, recommence son récit ou annonce des explications ou des informations qu'il ne nous donne pas en fin de compte. Nous sommes donc au diapason de ce couple dissemblable

tant par leurs caractères que par le lieu où ils ont choisi de vivre. Sabine Azéma et André Dussolier réussissent à rendre crédibles ces personnages si similaires et si différents de nos semblables par leurs incongruités. Ils sont soutenus par des confrères tout aussi exacts, jusque dans les acteurs de complément, y compris dans de petits rôles charnières, Annie Cordy et Roger Pierre<sup>1</sup>, qui dit à Marguerite une phrase séductrice du plus bel aloi.

Gailly avait placé en exergue de son roman cette phrase de *L'Éducation sentimentale* de Gustave Flaubert : « N'importe, nous nous serons bien aimés. » Resnais la cite après la scène décrite plus haut au moment où deux corps se sont rapprochés. Auparavant, dans la scène du repas de famille, Resnais et Gauthier avaient réussi une séquence remarquable de haute voltige de caméra dans un petit espace pour montrer le passage du temps. Le dernier acte se déroule sur et au-dessus d'un terrain d'aviation et se termine sur un équivalent visuel *nonsensique* au « Et caetera » perpétuel chanté en canon à la fin de **La Vie est un roman** et au « Y a quelqu'un qui la connaît, cette chanson ? » final de **On connaît la chanson**. La vie est donc une herbe folle qui pousse dans les interstices des photogrammes. Alice pourrait donc repasser à travers le miroir pour trouver les croquettes du chat.

<sup>1</sup>Le fantaisiste Roger Pierre avait montré son talent dramatique dans **Mon oncle d'Amérique**, brillant essai cinématographique sur les fondements biologiques des comportements humains.

■ France / Italie 2009, 104 minutes — **Réal.** : Alain Resnais — **Scén.** : Alex Réval, Laurent Herbiet, d'après le roman *L'Incident* de Christian Gailly — **Images** : Éric Gauthier — **Mont.** : Hervé de Luze — **Dir. art.** : Jacques Saulnier — **Cost.** : Jackie Budin — **Mus.** : Mark Snow — **Son** : Jean-Marie Blondel, Gérard Hardy, Gérard Lamps — **Int.** : André Dussollier (Georges Palet), Sabine Azéma (Marguerite Muir), Anne Consigny (Suzanne Palet), Emmanuelle Devos (Joseph Bellotch), Mathieu Amalric (l'agent Bernard de Bordeaux), Michel Vuillermoz (l'agent Laurent d'Orange), Édouard Baer (le narrateur), Roger Pierre (Marcel Schwer) — **Prod.** : Jean-Louis Livi — **Dist.** : Séville.